six à douze heures, au soleil ou à l'ombre. On retourne les prunes, on enlève celles qui ne se travaillent pas bien, et on remet les claies au four, chauffé cette fois à 122° - 140° ; on les retire au bout de six heures, comme précédemment, pour les remettre à cuire une troisième et même une quatrième fois dans les mêmes conditions de temps et toujours en augmentant un peu la température.

Il faut beaucoup d'habitude et d'habileté pour bien réussir la pesication pour obtenir que la prune perde son eau tout en restant charnue et tendre.

Si les pruneaux ne sont pas livrés immédiatement à la vente, on les conserve au grenier sur des étagères ou sur des toiles, en les préservant de la poussière et des insectes.

Ce procédé de séchage, seul pratiqué autrefois, commence à être remplacé par l'emploi des étuves et surtout des évaporateurs, appareils en usage en Amérique. Leur installation est coûteuse, aussi ne convient-elle qu'aux grands propriétaires et aux communes ou Sociétés de producteurs de pruneaux. Le travail de dessiccation se fait ainsi d'une façon plus régulière, en moins de temps et avec moins de main-d'œuvre.

Un arbre en plein rapport donne 40 lbs de prunes, qui produisent 10 lbs de pruneaux. Sur le marché, ces pruneaux se divisent en 4 ou 5 qualités : surchoix, choix, demi-choix, rame, etc. Il n'en faut que 50 ou 66 des premiers pour faire 2 lbs, tandis qu'on en met au contraire 125 ou 150 des derniers, les prix qui sont en rapport avec la beauté, varient de 40 à 10c ; la moyenne est de 20 à 25 c les (2 lbs, $\frac{3}{4}$ oz.)

L'AVENIR PROCHAIN DE LA CHINE ET L'EUROPE

(De l'Economiste français)

Le voyage que fait en Europe et en Amérique le principal homme d'Etat de la Chine contemporaine, Li-Hung-Chang, est, à coup sûr, un des traits les plus curieux de cette fin du XIXe siècle. Que ce vicillard de 74 ans ait entrepris une aussi immense et fatigante tournée, si contraire aux habitudes sédentaires et à l'orgueilleuse infatuation des mandarins, ce n'est, certes, pas banal. De tous les hommes d'Etat depuis le début de l'humanité, Li-Hung-Chang est celui dont la pérégrination à travers le globe aura été la plus longue. Il tient le record à

ce point de vue parmi eux et le tiendra longtemps encore.

Cette visite de toutes les grandes contrées de l'Occident, Russie, Europe et Amérique, par le vice-roi du Tché-Li sera-t-elle autre chose qu'une curiosité historique ? Deviendra-t-elle un événement dans le train du monde, le commencement d'une nouvelle ère, d'une régénération politique et économique pour cette fourmilière humaine qui s'entasse à l'extrémité de l'Asie, se complaisant dans des rites et des modes de penser et d'agir immuables, pleine de dédain pour tous les étrangers, indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle, auprès d'elle, même chez elle, et qui ne touche pas directement sa vie journalière immédiate ? Il est bien difficile de le dire. Cet immense conglomerat d'hommes, qui ne peut guère s'appeler une nation, ou qui en tout cas est une nation tellement amorphe qu'elle semble n'avoir aucun centre régulateur, ne s'émouvoir d'aucune catastrophe commune, ne pas même s'apercevoir de la honteuse défaite qui l'a frappé, du joug qui l'a menacé, va-t-il tout à coup se réveiller, se rassembler, arriver à la conscience de ce qu'il est et de ce qu'il peut être, des destinées brillantes qu'il pourrait s'assurer, en place de la léthargie dans laquelle il croupit ?

On ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Que pense sous sa tresse et derrière ses lunettes ce fameux mandarin ? Ses yeux bridés sont pour nous insaisissables et sa parole compliquée, qui passe par des traductions que nous ne pouvons contrôler, ne l'est guère moins. Il se promène à travers tous les peuples occidentaux, entouré d'une foule de secrétaires et de serviteurs, dont aucun à peu près n'entend une langue européenne ; il reste en Chine en quelque sorte tout le temps de son voyage, avec sa chaise à porteur, ses cuisiniers et mets chinois, ses familiers et ses lettrés ; il ne se retrouve en Occident que quand il assiste à un banquet de souverain ou de ministre ou à une revue. Quelle est l'impression que lui fait tout ce spectacle bizarre et nouveau qui frappe ses yeux éteints ? Y voit-il autre chose qu'un kaléidoscope, une sorte de photographie animée d'êtres bizarres dont il ne comprend ni la vie ni les conceptions ?

Est-il ému d'autre chose que de la contemplation de soldats, de canons et de fusils ?

Il faut avouer que quand Pierre le Grand, par exemple, vint dans l'Occident de l'Europe, au commen-

cement du dernier siècle, avec le dessein arrêté de transformer la Russie, il s'y prit d'une toute autre façon. Il ne se présenta pas avec une bande de secrétaires, de serviteurs, de cuisiniers, avec d'innombrables bagages destinés à perpétuer autour de lui la Russie pendant qu'il serait en Hollande ou en France. Il dépouilla absolument sinon l'âme, du moins les vêtements et les coutumes du Russe ; ce ne fut pas aux militaires et aux hommes d'Etat, à tout ce monde officiel, souvent fort vide, en tout cas dépourvu d'idées précises et de génialité qu'il borna ses relations ; il rechercha les ingénieurs, même les artisans ; il s'éprit des arts mécaniques, combien moins développés alors qu'aujourd'hui ; il voulut raboter, forger, et l'on sait que sous le nom de Peter Mickailof il prit part aux travaux d'un chantier de navires à Saardam. Les procédés techniques, les arts et métiers, voilà ce qu'il s'efforçait d'emprunter à l'Occident, et il n'hésitait pas à se faire lui-même apprenti, puis contre-maître.

Entre la manière de voyager du grand tsar il y a cent quatre-vingts ans et celle du grand mandarin actuel, il n'y a, certes, aucun rapport. S'il avait l'intention de découvrir les nerfs et les muscles de notre civilisation, il faudrait que Li-Hung-Chang renvoyât les trois quarts de ses suivants, sa chaise à porteur, ses fourgons innombrables de bagages et que, sans aviser personne, avec deux ou trois compagnons seulement, il allât visiter non seulement quelques ateliers métallurgiques où l'on fait des canons, mais des filatures et des usines variées, qu'il se fît présenter quelques ingénieurs et quelques techniciens, qu'il en enrolât un certain nombre. Alors on pourrait dire avec peu de chances de se tromper : voilà la Chine qui s'écume, nos arts mécaniques, non seulement nos procédés de destruction, l'intéressent ; l'Occident n'a qu'à se bien tenir.

Li-Hung-Chang ne paraît éprouver aucune curiosité pour cet ordre de choses et il ne rappelle en rien Pierre-le-Grand. Il ne rappelle pas davantage les Japonais d'il y a vingt-cinq ans. Quand ceux-ci voulurent rompre avec leur immobilité séculaire et entrer dans le courant civilisé, ils le firent avec un éclat qui non-seulement stupéfia l'Europe mais presque la scandalisa. Ce n'est pas seulement de canons, de fusils et de navires qu'ils eurent souci ; ils firent venir chez eux des administrateurs européens, des légistes et des professeurs européens ;